



LRD

Changer de culture

Il serait insane de se plaindre ou de contester le fait de n'avoir « que » deux bras et deux jambes ou « seulement » un cœur, un cerveau et une paire de reins. Il serait tout aussi absurde de regretter ou de se révolter contre la loi de la gravitation universelle. Il y a des faits avec lesquels on ne « négocie » pas, avec lesquels il est inutile de « discuter ». C'est le cas, parmi une multitude d'autres, de l'anatomie humaine ou des lois de la physique des matériaux.

Pourquoi, alors, ne pas prendre acte, dans cet esprit, du fait que les mécanismes qui régulent le fonctionnement du système Terre ne sont pas non plus négociables et que l'humanité a un intérêt brûlant et immédiat à tout entreprendre pour enrayer leur déstabilisation déjà très avancée ?

L'humanité est totalement dépendante de la membrane protectrice que constitue l'atmosphère telle qu'elle fonctionne depuis dix mille ans en lien avec la Biosphère et l'ensemble du système Terre. Pourtant, la partie dite la plus « développée » de l'humanité maltraite cette membrane et ce système dans des proportions gigantesques.

Pourquoi ce comportement autodestructeur ? Premier élément de réponse : au moment où elle voit le jour, la civilisation

industrielle n'est en aucune façon obligée de tenir compte de l'environnement global, du contexte terrestre dans lequel elle entre en action. D'un côté, elle ignore une grande partie des bases scientifiques de son pouvoir inédit. De l'autre, lui échappe totalement son effet funeste potentiel sur les grands équilibres écologiques de la Terre.

Bien plus qu'au progrès technique, la civilisation industrielle doit son essor à son soudain accès à un trésor énergétique, les trois principales formes d'énergies fossiles, charbon, pétrole et gaz. C'est ce trésor qui fonde son pouvoir d'action et sa puissance financière. Deux siècles plus tard, l'utilisation forcée de cette énergie – sa dégradation entropique accélérée – détruit les conditions globales stables qui ont permis à l'humanité de quitter le stade de la cueillette et de la chasse.

Pourquoi ce savoir, maintenant qu'il est disponible, ne convainc-t-il pas les grands industriels, les parlements, les exécutifs, le G8 et le G20, le Forum de Davos, le monde de la finance, les milieux académiques qu'il faut un changement massif de culture et d'options socio-économiques ? Plus encore, pourquoi ne persuade-t-il pas les peuples d'élire les

candidats qui placent au cœur de leur programme un authentique changement de trajectoire pour tenter de stopper la dégradation des équilibres du système Terre ?

Parce que savoir et (ré)agir en accord avec ses connaissances sont deux choses radicalement différentes ? Parce que savoir n'est pas croire, selon la formule quelque peu sibylline désormais consacrée ? Parce que savoir n'est pas pouvoir, comme le dit plus simplement le Mahatma Gandhi ?

En partie, sans doute. Mais il faut aussi relever que la majorité des populations des pays riches n'a de toute évidence pas pris acte du sérieux de la situation, n'a pas saisi la gravité du péril. Le « savoir » recouvre le plus souvent une connaissance précaire et lacunaire, frêle et très incertaine. Trop fragile, en tout cas, pour servir de socle et de fondement fermes à la volonté d'agir et à un engagement suffisant pour parvenir à changer la culture et les grandes options actuelles.

Dans ce contexte et cet esprit, ce dossier a deux buts¹. L'un est de mettre en avant les limites physiques à ne pas franchir si l'on souhaite que la notion de liberté humaine reste pleine et entière. Des limites qui découlent, dans l'immédiat, d'une surabondance de ressources exploitables plutôt que de leur pénurie.

Le second but est de montrer le décalage – abyssal – entre le monde réel et les institutions qui guident la civilisation industrielle, au premier chef l'économie et les sciences et la technique. Sur cette base, ce dossier explore des pistes pour changer de culture et d'institutions, notamment démocratiques, pour que l'humanité puisse s'épanouir dans le respect de limites de la planète qu'elle ne pourra pas très longtemps encore impunément transgresser. ■

*Savoir
n'est pas
pouvoir*

Aux racines de la loi de l'entropie

« Père fondateur » du mouvement de la décroissance, Nicholas Georgescu-Roegen soutient que la catastrophe écologique globale en cours est en grande partie due au fait que l'Occident occulte les enseignements du deuxième principe de la thermodynamique, ou loi de l'entropie.

La déstabilisation du système Terre est désormais évidente : les dégâts sont là, massifs, brutaux, très intimidants. Les preuves écrasantes du caractère non durable de la civili-

sation dominante imposent plus que jamais de prendre les mesures que Georgescu-Roegen préconisait jadis sans qu'il soit obligatoire de se référer à la loi de l'entropie.

Mais qu'est-ce que cette loi ? Quand et dans quelles circonstances est-elle apparue ? Pourquoi, en tant qu'économiste, Georgescu-Roegen lui accordait-il autant d'importance ? C'est pour répondre à ces questions que deux textes de l'historien Jacques Grinevald, qui connaît très bien

l'œuvre de Georgescu-Roegen, figurent dans ce dossier.

Cette histoire est toutefois fort complexe et peu accessible au commun des mortels. Il s'agit donc ici, en simplifiant à l'extrême, de se limiter à donner une idée des analyses de Georgescu-Roegen. Et d'introduire, en complément, l'œuvre majeure du savant Vladimir Vernadsky sur la Biosphère.

LRD

1) Il s'appuie en partie sur un cycle de conférences que Dominique Bourg et Augustin Fragnière ont organisé, du 2 mars au 18 mai 2010, à l'Université de Lausanne, lors duquel sont notamment intervenus Jacques Varet, Philippe Cury, Jacques Grinevald et Kerry T. Whiteside.